

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 25

Artikel: A Paris : lecture monologue
Autor: Hinot, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Précocité chez les musiciens.

Mozart est l'enfant prodige. A l'âge de cinq ans, il avait déjà composé plusieurs pièces; à sept ans, il dédiait à la princesse Victoire de France deux sonates pour piano et violon. Sa première symphonie fut écrite à huit ans.

Mendelssohn, à douze ans, avait déjà composé trois opéras, six symphonies et un grand nombre d'œuvres plus petites. Au même âge, Rossini avait écrit un opéra, et Cherubini, à treize ans, avait fait une messe. Il est assez piquant de voir, plus tard ce même Cherubini, refuser à Liszt, qui était alors un gamin de douze ans, l'entrée au Conservatoire parce qu'il ne pouvait approuver qu'on lui parlât d'un enfant-génie... autre que lui, probablement!

Il est peu connu généralement que Beethoven, accompagné de sa mère, fit à dix ans, comme pianiste, une tournée en Hollande. Durant la même année, il fit une série de variations, et, l'an suivant, composa trois sonates; mais son grandiose talent ne se devinait pas encore dans son enfance.

Etant à Paris, Liszt produisit un opéra, *Don Sancho*, à l'âge de treize ans. Enfin, Méhul, à dix ans, tenait l'orgue du couvent des Récollets de Givet.

A PARIS. — Lecture-monologue

Qui veut aller à Paris? Ira qui voudra: pour moi j'en ai soupé! Ah oui, pour ça, j'en ai jusque-là!

Je m'étais dit comme cela: „J'en ai assez de la terre glaise, des pommes de terre et des coups de soleil, et, puisque le train de plaisir ça ne coûte que 10 francs, mon ami Nicolas, faut te payer cela et tâter de la capitale. Après tout, n'est-ce pas? je n'ai pas un physique à passer ma vie à Foully-les-Oies! Et puis je tenais à voir le Jardin des Plantes, à cause des „popotames”, des „rhinoféroces” et autres „eucurbitacées”.

Donc, je m'embarque, je débarque, et me voilà sur le pavé de Paris, à la recherche d'une position sociale, tout comme le nommé Jérôme Pâturot.

Justement, je lis sur une enseigne: „Tonnelier-caviste. Déguste et met le vin en bouteilles.” Et au-dessous, sur un écriteau: „On demande un jeune homme de 15 à 20 ans.” Comme ça tombe à pic! que je me dis. Déguster, mettre le vin en bouteilles, voilà bien ce qu'il me faut! J'entre, j'expose mon cas. „Très bien, me dit le patron, un brave homme, ma foi, et rond en affaires, je n'y vais pas par trente-six chemins, je donne 3 francs par jour pour commencer; plus tard, on verra”.

Trois francs par jour! 90 francs par mois! plus de 1000 francs par an!... pour déguster le vin et le mettre en bouteilles! Allez donc en trouver des places comme ça à Foully-les-Oies! Aussi, ce que j'ai accepté, je ne vous dis que ça!

„Quant à l'ouvrage, ajoute le patron, je n'aime pas le surmenage, moi. — Ni moi non plus, lui réponds-je bien vite. — Nous travaillons de sept à sept, avec une heure à midi pour déjeuner, et le dimanche „campos” toute la journée”.

Lever tard, coucher tôt, et le dimanche pour visiter le Jardin des Plantes, pensez si ça m'allait!

— Et maintenant, rajoute le patron, avez-vous une pension? — Ma foi, non. — Et une chambre? — Pas davantage. — Dans ce cas, je vous recommanderai à un ami: très bonne nourriture, deux repas, un setier à chaque, pour 75 francs par moi; une chambre confortable, „au cantinème”, pour 20 francs, c'est pour rien.

— En effet, dis-je, c'est pas cher pour Paris, mais 75 et 20 font 95, et, si je gagne que 90 francs, il ne restera guère pour les extras!

— Bah! dit le patron, vous vous rattraperez sur les pourboires et les heures supplémentaires, marchez, donc!

— Marchons alors, que je dis; mais, c'est égal, vous savez, je commençais à la trouver raide.

— Surtout, surajoute le patron, j'aime l'exactitude: au premier retard, je règle. C'est entendu!

— Compris! et le lendemain, si à sept heures j'étais là, je ne vous dis que ça!

Le patron me conduit alors dans une petite cave où l'on ne voyait ni ciel ni terre, mais rien que des murs tout noirs, et une petite raie de clarté qui tombait d'un soupirail grand comme un carreau de lanterne! Ah! pour être à l'ombre, ça! on était à l'ombre: rien à craindre des coups de soleil! Mais ce que c'était gai! vous voyez ça d'ici.

— Voilà des bouteilles à rincer, dit le patron; à raison de 60 à l'heure, cela fait 700 pour la journée — 11 fois 60, 700; il savait compter, le patron. — Allez! le compte y est, arrangez-vous. Surtout, gare à la casse: c'est 20 centimes pièce.

— Compris! c'est ça les pourboires! Enfin, j'y suis, j'y reste, comme disait l'autre; mais, c'est égal, vous savez, je commençais à la trouver raide!

Néanmoins je prends mon courage à deux mains et mes bouteilles de l'autre, et j'y allais! j'y allais, fallait voir!... Hélas! vous ne savez pas ce que c'est que de rincer sept cents bouteilles, vous, hein!... Eh bien! à dix heures, j'y étais encore!...

„Par exemple, demain, que je me dis, on va déguster et mettre en bouteilles, ça me changera.” Eh bien! le lendemain, savez-vous ce que j'ai fait?... Non!... le lendemain, j'ai encore rincé sept cents bouteilles!... Et le surlendemain?... Le surlendemain, j'ai encore rincé sept cents bouteilles!... et le sursurlendemain?... Le sursurlendemain... (une voix dans le public: „J'ai encore rincé...”) Qu'est-ce que vous dites? (Ironique) J'ai encore rincé sept cents bouteilles?... Ah! non, par exemple! le sursurlendemain, j'ai planté là mon patron et je suis allé à la recherche d'une autre position sociale, toujours comme Jérôme Pâturot.

Me revoilà donc sur le pavé de Paris. Je lisais bien aux devantures: on demande un jeune homme, on demande un garçon, on demande... Mais je me méfiais de ces pancartes-là. Enfin, j'avise une grande boutique où je vois: „Bureau de placement”. C'est là qu'il y en avait des places, et de bonnes, ma foi, 1200, 1500, 2000 francs! J'entre vite, j'aboule mes 10 francs et l'on m'envoie dans un hôtel: 20 francs par mois, ce n'était guère, mais j'étais logé, chauffé, nourri, blanchi, et une cuisinier! ça vous embaumait le cœur à vingt pas! Allez donc en trouver des places comme ça à Foully-les-Oies! Si ça m'allait, je ne vous dis que ça!

Me voilà donc garçon d'hôtel. „Service facile, me dit le patron (comptant sur les doigts), on se lève à quatre heures pour faire les chaussures et les salles; de sept heures à midi, on fait les chambres; de une heure à six, la vaisselle; et de sept à dix, la vaisselle encore; après quoi... on épluche des légumes en attendant les voyageurs jusqu'à minuit!...

Ce que je l'ai planté là, ce patron et son service! Vous voyez ça d'ici! Et pour la troisième fois me revoilà sur le pavé de Paris, à la recherche d'une position sociale, tout comme Jérôme Pâturot.

J'avise alors de beaux messieurs qui sortaient d'une belle maison, canne à la main, cigare à la bouche, gants, souliers vernis, haut-de-forme... tout le flafa du tralala des gens chics, quoi!... Je me dis: „Voilà ce qu'il me faudrait!” J'aborde poliment le premier et je lui dis: „Pardon, excuse, je suis de Foully-les-Oies, j'arrive à Paris pour trouver une bonne place. Est-ce qu'on travaille beaucoup là-dedans?”

— Comme ça, de neuf à onze le matin, et de deux à quatre le soir.

— Voilà qui me conviendrait! Et qu'est-ce qu'on gagne?

— 3600, puis 6000, puis 12 000!

Mille francs par mois, quatre heures de travail! Allez donc en trouver des places comme ça à Fouilly-les-Oies! Si ça m'allait!...

— Et à qui faut-il s'adresser? que je demande.

— Au Ministre.

— J'y cours de ce pas!

— Ah! mais, un instant, mon ami, êtes-vous licencié?

— Vous dites?

— Avez-vous une licence?

— Une licence de mastroquet? Combien que ça coûte, j'en prendrai une?

Qu'est-ce que vous riez? Eh bien, oui, paraît que ce n'était pas cela. Une licence, c'est un machin-chose que l'on vous donne après un examen sur le latin, le grec, le volapuk, l'esperanto et l'auvergnat, un tas de boutiques qu'on n'apprend pas à l'école de Fouilly-les-Oies, bien sûr. Alors le monsieur m'explique qu'en fait de bonne place je ne pourrais en trouver qu'à l'Hôtel de Ville, dans les services municipaux.

Les hôtels, vous savez, je n'avais plus confiance; mais les services municipaux, ça sonnait bien; il y a, à Fouilly, les conseillers municipaux! Dame! n'y est pas qui veut!... Je vais donc à l'Hôtel de Ville, une belle maison, ma foi, avec un clocher pointu, des sculptures..... J'entre, et je demande une place dans les services municipaux, une bonne place, bien payée!

„ Ah! qu'on me fait, c'est un peu encombré: balayeurs, pour 13 places, 947 demandes; égoutiers, pour

6 places, 523 demandes; garçons de bureau, pour 1 place 6748 demandes!... Il y a des demandes pour dix ans! ” — „ C'est bien, que je dis, je repasserai.” et me revoilà pour la cinquième fois sur le pavé de Paris, à la recherche d'une position sociale... comme Jérôme Pâturot.

J'aborde alors un gardien de la paix qui avait l'air d'un brave homme. Je l'invite à prendre un bock et je lui conte mon histoire.

— Farceur, qu'il me fait, j'en connais une de place, moi, et une bonne, encore!

— Dites vite!... Garçon, deux bocks!

— Rien à faire, ni des jambes, ni des bras, ni de la tête!

— Ça me va! Faut pas de licence?

— Rien! Logé, chauffé, blanchi, nourri.

— Ça me botte!

— Ah! nourri! faut voir! viandes saignantes, ros-beafs! biftecks!

— Ça me biche! Deux bocks! Garçons!

— Vin de Bordeaux, Madère, Malaga et autres astringents!

— Ça me suffit! Votre place? Si ça m'allait! j'en pleurais de tendresse!

— Ma place?... Eh bien! voilà, c'est une place de nourrice dans une grande maison!

Ah! mais, vous savez, après celle-là, j'ai repris le train bien vite, sans même aller au Jardin des Plantes. Et maintenant, je vous le dis et je vous le répète: „ Ira à Paris qui voudra. Pour moi, j'en ai soupé! Ah! oui, pour ça j'en ai jusque-là!”

Claude HINOT

✻ LE CAIRE ✻

L'Egypte est non seulement le pays où s'entassent en pyramides des blocs énormes; c'est le pays où s'accumulent presque toutes les civilisations, où se groupent presque toutes les races.

Et cette merveille est à deux pas de nos rives européennes. Le paquebot traverse obliquement la Méditerranée. On arrive en vue d'Alexandrie; un pilote monte à bord. Les maisons de la ville apparaissent au soleil comme des cubes de neige éclatante. On stoppe. Aussitôt, le navire est assailli d'indigènes de toutes couleurs et de toutes langues: c'est à croire que tout l'Orient mendiant ou offrant ses services, vous tombe dessus.

Voici la ville avec ses larges rues et ses maisons européennes, car c'est à peine si dans le quartier arabe l'on trouvera quelque vestige de la vieille ville macédonienne. Tout a été modernisé. Alexandrie a gardé peu de souvenirs de sa splendeur passée et celle qu'on appelait la ville des obélisques n'a plus d'obélisque: Romains, Bysantins, Anglais, Français, Américains, les ont emmenés dans leurs capitales. Aujourd'hui Alexandrie n'est plus qu'une ville de commerce.

En moins de trois heures, le train vous transporte au Caire, la ville des Califes, la capitale du pays.

Elle est située à l'endroit où le Nil, après avoir baigné le pied du mont Mokattam, quitte ses falaises pour former de ses alluvions l'immense plaine du Delta.

La ville moderne s'étend sur les restes de quatre villes anciennes.

Amrou, le conquérant musulman de l'Egypte, fonda la première, en 641, et l'appela El-Foustât, la Tente, parce qu'il avait campé en ces lieux. Les Abassides firent la deuxième en 751; Amad-ibn-Tauloud, le premier maître mahométan de l'Egypte, construisit la

troisième en 868. Enfin, en 969, Johar, le général qui prit le pays au nom des Fatimides de Tunis, fonda la quatrième qu'il nomma El-Kahira, la Victorieuse. En estropiant ce vocable, on en a fait le Caire. En langue arabe, on l'appelle Masr-el-Kahira, ou simplement Masr, qui est aussi le nom de l'Egypte entière, le pays de Mizraïm des Hébreux.

Les califes l'ont agrandie et fortifiée. Là, au moins, les quartiers indigènes ont conservé tout leur savoureux cachet oriental.

Depuis la bataille de Tell-el-Kébir, en 1882, le Caire est occupé par les Anglais. Il est le centre de l'influence britannique. La citadelle, qui date de 1166 bâtie sur les flancs du Mokattam, est le siège du gouvernement et d'une importante garnison.

On dit volontiers que l'Egypte est occupée par deux armées: celle du roi Edouard VII et celle de la compagnie *Thos Cook and Son*! Cela est vrai. La première porte le fusil, l'autre la canne du touriste.

C'est depuis 1869 (soit dès l'ouverture du Canal de Suez) que date la vogue du Caire comme station d'étrangers. Le khédive Ismaïl Pacha dépensa des sommes folles pour faire de sa capitale un Paris oriental.

Aujourd'hui, le Caire jouit de toutes les commodités d'une cité européenne. Ses grands magasins et ses hôtels ont la lumière électrique. Le télégraphe, le téléphone y sont employés comme chez nous. Dans les rues, circulent les voitures d'un tramway électrique construit par une compagnie belge. Les indigènes autant que les étrangers utilisent ce mode de locomotion. On vise à assainir sans trop les gêner les vieux quartiers arabes; ainsi, à la place d'un grand canal très insalubre, le Khalig, on a fait une superbe rue où passent les trams.

Les villas sont rares; elles sont toutes occupées par